UN MOMENT
D'IMPRUDENCE,
COMÉDIE.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

UN MOMENT D'IMPRUDENCE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE ;

PAR MM. WAFFLARD ET FULGENCE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, par les Comédiens du Roi, sur le second Théâtre-Français, le 1er. décembre 1819.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.





A PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français, n°. 51.

1819.

PERSONNAGES.

D'HARCOURT.	M. VALMORE.
Mme. D'HARCOURT.	Mlle. FALCOZ.
FRÉVILLE.	M. LAFARGUE.
LE COLONEL VALSAIN.	M. DAVID.
Mme. SAINT-ANGE.	Mlle. DÉLIA.
HENRI, domestique de Mme. Saint-Ange.	M. ARMAND.
CÉLESTE, femme de chambre de Mme. Saint-Ange.	Mlle. MILEN.
UN VALET.	M. SABATIER.

La scène se passe à Paris, à la Chaussée d'Antin.

Pièces des mêmes Auteurs.

Le Voile d'Angleterre, vaudeville en un acte.
Turenne, ou un Trait de Modestie, vaudeville en un acte.

UN MOMENT D'IMPRUDENCE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon.)

SCÈNE I.

M. et Mme. D'HARCOURT.

Mme. D'HARCOURT.

Tu vois, mon ami, ce qui me reste des 50 louis que tu m'as donnés pour ma toilette et mes menus plaisirs du mois.

M. D'HARCOURT.

Quatre cents francs? et nous sommes aujourd'hui le 30; en vérité, on n'a pas plus d'économie.

Mme. D'HARCOURT, lisant.

C'est moi-même qui tiens ma petite comptabilité; j'écris ma dépense jour par jour : regarde, mon ami, comme j'ai de l'ordre; comme mes comptes sont en règle...... Du 1er. juillet, renouvelé mes abonnemens au Journal des Modes et à celui des Troubadours, 80 francs; du 10, gageure perdue contre madame Saint-Estève, 15 louis; dépensé *aux jeux chevaleresques*, 40 francs; à ma marchande de modes, payé 12 louis : plus, avoir envoyé aux incendiés de Méry-sur-Seine, 10 francs; car vois-tu, mon chèr d'Harcourt, il est bon de s'amuser, mais il ne faut jamais perdre de vue les malheureux, et l'on doit s'imposer des privations pour leur être utile.

M. D'HARCOURT.

Bien, très-bien..... je n'attendais pas moins de toi, ma chère amie..... Ah ça, parlons un peu de nos affaires; sais-tu que j'ai beaucoup d'espoir d'obtenir la place que je suis venu solliciter à Paris?

Mme. D'HARCOURT, *vivement.*

En vérité? oh! tant mieux, mon ami; tant mieux : si tu peux réussir, cela sera charmant.

M. D'HARCOURT.

Il y a beaucoup de concurrens; mais on a parlé pour moi au ministre, et son excellence a souri. Je tiens beaucoup à obtenir cet emploi, moins pour les revenus qui y sont attachés, que pour la considération qu'il me donnera, et la carrière brillante que je serai à même de parcourir....

Mme. D'HARCOURT.

Oh! l'agréable perspective!

M. D'HARCOURT.

Une fois nommé, il faudra que j'organise mes bureaux.

Mme. D'HARCOURT.

Nous serons alors obligés d'avoir une certaine représentation et de voir beaucoup de monde.

M. D'HARCOURT.

Je serai forcé de faire des tournées dans les départemens.

Mme. D'HARCOURT.

De donner des dîners de cérémonie.

M. D'HARCOURT.

De travailler souvent dans le cabinet du ministre.

Mme. D'HARCOURT.

De louer une loge à chaque grand théâtre.

M. D'HARCOURT.

D'avoir une comptabilité très-étendue.

Mme. D'HARCOURT.

De donner souvent des concerts, beaucoup de bals, car, lorsque l'on occupe une place éminente, il faut faire son devoir, de manière à ne mériter aucun reproche.

M. D'HARCOURT.

Je sors; si Fréville monte, tu lui diras que je vais rentrer; il m'a fait prévenir qu'il avait à me parler...... Tu n'attends personne ce matin?

Mme. D'HARCOURT.

Non, à l'exception de madame Saint-Ange.

M. D'HARCOURT.

Quoi! madame Saint-Ange doit venir ici?

Mme. D'HARCOURT.

Je l'attends d'un moment à l'autre.

M. D'HARCOURT.

Je t'avoue que voilà une visite qui ne me plaît guère, et je vois avec peine ta liaison avec cette femme-là.

Mme. D'HARCOURT.

Bon, quelle idée! madame Saint-Ange est une femme charmante, sur laquelle il n'y a rien à dire; esprit, grâce, talens, elle a tout pour elle. Je ne la connais que depuis que nous sommes à Paris, il est vrai; mais le peu de relations que nous avons eues ensemble, a justifié la bonne opinion que je m'étais formée d'elle, et tout m'a prouvé qu'elle était de bonne compagnie et qu'on pouvait la recevoir chez soi.

M. D'HARCOURT

Il est possible que l'on m'ait trompé; mais je t'engage cependant à rompre avec elle.

Mme. D'HARCOURT.

Mon ami, tu n'y penses pas; cette prévention est tout-à-fait ridicule; rompre sans motif avec une personne qui m'a comblée d'honnêtetés, je dirai même d'amitiés.

M. D'HARCOURT.

Voilà ce que je ne conçois pas, mesdames, vous vous prenez subitement d'amitié; il y a huit jours que toutes deux vous vous êtes connues au bal: eh bien! depuis ce temps, madame Saint-Ange ne peut plus se passer de ma femme, et ma femme ne peut plus se passer de madame Saint-Ange.

Mme. D'HARCOURT.

Mais tu parles d'elle sans la connaître; tu ne l'as même jamais vue.

M. D'HARCOURT.

C'est vrai; je ne la connais pas, je l'avoue; mais j'ai entendu parler sur son compte d'une manière peu honorable: on m'a assuré que tantôt elle se faisait passer pour veuve; que tantôt elle disait que son mari était allé aux États-Unis recueillir un riche héritage; d'autres personnes prétendent qu'elle est séparée; j'ai même retenu certains propos.....

Mme. D'HARCOURT.

Calomnie toute pure, mon ami, je puis te l'assurer: il est d'ailleurs facile d'expliquer ces propos: madame Saint-Ange est jeune, jolie; elle aura refusé d'encourager les prétentions d'un adorateur; en voilà assez pour qu'on la calomnie et qu'on porte atteinte à sa réputation. Enfin, si ton opinion sur elle était fondée, l'aurait-on reçue chez madame de Renneville? c'est cependant là que je l'ai connue.

M. D'HARCOURT.

Ma chère amie, je vois bien que tu ne connais pas encore le monde ; à Paris, pour peu qu'une société soit nombreuse, demeure bien persuadée que souvent il s'y introduit des gens qui ne devraient pas y être reçus. Au surplus, je te le répète, madame Saint-Ange ne te convient pas, et je te défends de la voir davantage.

Mme. D'HARCOURT, *piquée.*

Vous me défendez ! mais monsieur voilà une tyrannie qui n'a pas d'exemple ; vouloir me priver de mes connaissances, m'isoler entièrement de la société, me défendre même de recevoir mes amies, et cela pour un caprice, une fantaisie qui vous passe par la tête ; eh bien ! monsieur soyez satisfait, je ne recevrai chez moi âme qui vive, et dès à présent je vais faire défendre ma porte : alors vous serez content.

M. D'HARCOURT, *avec force.*

Non, non, madame, je ne veux pas vous priver de votre société ; recevez chez moi mes amis et les vôtres ; dieu merci je ne suis point jaloux, et vous savez assez que je vous ai laissée jusqu'à présent maîtresse absolue de vos volontés ; mais pour ce qui est de madame Saint-Ange, sa présence ici me déplaît, et la résistance que vous m'opposez m'irrite à un point.....

Mme. D'HARCOURT, *se radoucissant.*

Allons, mon ami, ne te fâche pas... je t'en supplie, apaise toi. Eh bien ! puisque cela te fait de la peine, je te promets de ne plus la voir ; seulement, je te prierai de me laisser le soin de rompre honnêtement avec elle, je l'attends ce matin, et je tâcherai par ma réserve et ma froideur, de lui laisser entrevoir que je ne me soucie plus de cultiver son amitié.

M. D'HARCOURT.

Oh ! rien de plus juste, ma chère amie ; je serais désespéré que tu rompisses autrement. J'aime à voir que tu es raisonnable, et je te sais gré du sacrifice que tu me fais.

Mme. D'HARCOURT.

Mon cher Adolphe, je t'aime assez pour qu'il n'ait rien de trop pénible ; tu ne m'en veux plus ? tu ne me bouderas pas ?

M. D'HARCOURT.

Moi, t'en vouloir, ma chère amie ; tu t'applaudiras plus tard d'avoir suivi mes conseils ; ah ! ça je te quitte un instant ; n'oublie pas, quand Fréville montera, de lui dire que je vais rentrer, et prie-le de m'attendre.

Mme. D'HARCOURT.

Adieu mon ami ; surtout ne sois pas long-temps.

SCÈNE II.

Mme. D'HARCOURT, seule.

Quelle étrange obstination ! a-t-on jamais vu un caprice plus bizarre, une prévention plus injuste et plus ridicule.... Oh ! les hommes ! les hommes ; mais, moi-même n'ai-je pas le droit à mon tour de fronder les mœurs et la conduite des amis de mon mari ; car ils ne ressemblent pas tous à M. de Fréville. Je n'aurais qu'à exiger de M. d'Harcourt qu'il cessât de les voir, il ne manquerait pas de trouver d'excellentes raisons pour me prouver que j'ai tort et que ses amis sont des jeunes gens charmans.... N'importe, j'ai promis de rompre avec madame Saint-Ange, je tiendrai ma parole. Oh ! oui, malgré la contrariété que j'éprouve, je ne me sens pas la force de déplaire à mon mari ; il est si bon et je l'aime tant que je puis bien lui faire ce sacrifice.

SCÈNE III.

Mme. D'HARCOURT ; UN VALET.

LE VALET, annonçant.

Madame Saint-Ange.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Je ne l'attendais pas sitôt..... Quel embarras !

SCÈNE IV.

Mme. D'HARCOURT, Mme. SAINT-ANGE.

Mme. SAINT-ANGE, embrassant Mme. d'Harcourt.

Eh ! bon jour, ma belle, ma jolie madame d'Harcourt. Embrassez-moi donc bien vite ; j'ai besoin de vous voir, de trouver des consolations auprès de vous ; il vient de m'arriver un malheur affreux.

Mme. D'HARCOURT, froidement.

J'en suis désespérée ;.... croyez, madame, que je prends part....

Mme. SAINT-ANGE.

Je sors de chez Corot, mon marchand de modes, croiriez-vous que voilà le deuxième chapeau qu'il me manque depuis

huit jours; c'est une indignité; j'ai voulu lui adresser des reproches; impossible de pénétrer jusqu'à lui; il médite dans le silence du cabinet une toque *à la Sicilienne*.... En vérité le génie a souvent des inégalités... Mais qu'avez-vous donc, ma chère, je vous trouve l'air abattu; vous paraissez distraite; quoi! lorsque je viens vous voir, vous êtes triste?

Mme. D'HARCOURT.

Excusez-moi, je vous prie; mais j'ai aussi quelques sujets de contrariété.

Mme. SAINT-ANGE.

Vraiment? vous me faites de la peine; cette pauvre petite madame d'Harcourt..... Quoi! vous auriez des chagrins? Et moi qui venais vous prier de passer la soirée chez moi; mais c'est égal, vous viendrez; les petits chagrins d'une jolie femme ne sont jamais de longue durée. Je dois réunir quelques amis; nous ferons de la musique, cela vous dissipera.

Mme. D'HARCOURT.

Dispensez-m'en; il m'est impossible d'accepter votre invitation.

Mme. SAINT-ANGE.

Quoi! vous me refuseriez? Oh! c'est ce que nous verrons.

Mme. D'HARCOURT.

Des affaires qui ne peuvent se remettre m'empêchent..... (*à part.*) Qu'il m'en coûte d'être obligée de la recevoir ainsi.

Mme. SAINT-ANGE.

Des affaires? mais cela regarde votre mari; d'ailleurs les plaisirs doivent marcher avant tout. Mais où donc est-il votre cher d'Harcourt? chaque fois que je viens ici je ne le trouve jamais; je brûle cependant de le connaître; est-ce que vous ne me présenterez pas à lui? Dites-moi, ma chère, est-ce un jeune homme? vous aime-t-il bien? vous rend-il heureuse? vous donne-t-il beaucoup de diamans, des cachemires? vous laisse-t-il maîtresse de la dépense?

Mme. D'HARCOURT.

Je n'ai jamais douté de son cœur, et, depuis quatre ans que nous sommes unis, je n'ai eu qu'à me louer de sa tendresse et de ses bons procédés.

Mme. SAINT-ANGE.

On peut vous faire ces questions, il y a tant de maris qui sont tristes, maussades, capricieux, insupportables. Mais à propos, savez-vous bien que vous avez fait une conquête brillante, au dernier bal de madame de Renneville.

Mme. D'HARCOURT.

Une conquête? moi! c'est bien sans m'en douter.

Mme. SAINT-ANGE.

Est-ce que vous ne devinez pas, à peu près, quel est l'adorateur?

Mme. D'HARCOURT.

Ne serait-ce point, par hasard, ce jeune homme qui, pendant plus de deux heures, a arrangé ses cheveux devant une glace, et qui nous a lu des vers si mauvais?

Mme. SAINT-ANGE.

Fi donc! c'est un petit jeune homme de l'Athénée. La personne, dont je vous parle, est un homme qui porte un beau nom, qui a de la naissance, du crédit..... un rang distingué dans le monde, une fortune considérable.

Mme. D'HARCOURT.

C'est une plaisanterie que je prends fort bien.

Mme. SAINT-ANGE.

Non, rien n'est plus sérieux, je vous jure; mais, pour en revenir à notre soirée, je vous attends, et je vous préviens même que je n'admets aucune excuse, aucune défaite; je compte entièrement sur vous.

Mme. D'HARCOURT

Je vous le répète, cela m'est impossible.

Mme. SAINT-ANGE.

Comment, vous me joueriez le tour affreux de ne pas venir, lorsque je vous ai annoncée, lorsque chacun vous attend? vous ne pouvez plus vous en dispenser, c'est fini, vous êtes engagée. Mais à notre âge, ma chère amie, on ne doit jamais laisser échapper l'occasion de s'amuser; c'est ce que je dis tous les jours à mes amies: « Mesdames, saisissons les plaisirs » lorsqu'ils s'offrent à nous; que la folie et la gaieté embel- » lissent tous nos instans; n'imitons point ces prudes austères » qui fuient le monde et les plaisirs les plus innocens; ai- » mons bien nos maris, soyons-leur soumises, soyons atta- » chées à nos devoirs; mais, après cela, profitons du prin- » temps de notre vie; hélas! notre automne est souvent si » triste et si pénible. »

Mme. D'HARCOURT.

Voilà une philosophie et une morale que chacun avouerait. (*A part.*) Oh! monsieur d'Harcourt, j'espère bien vous faire revenir. (*Haut.*) A vous dire vrai, ma chère, je ne demanderais pas mieux que de passer la soirée chez vous, si cela dépendait de moi; mais.....

Mme. SAINT-ANGE.

Il n'y a point de mais..... C'est une affaire arrangée, n'en parlons plus; vous nous chanterez cette barcarole vénitienne qui convient si bien à votre voix; vous savez ce que je veux dire; enfin, si la soirée n'est pas trop avancée, nous pourrons la terminer par un quadrille nouveau, d'une exécution facile, et d'une invention admirable; on m'a même apporté exprès, ce matin, des costumes d'une élégance, d'une fraîcheur..... Oh! ma petite si vous les voyez?..... Vous aurez à choisir entre une Sémiramis et une cauchoise, une Pénélope et une bergère des Alpes; sous ce dernier costume, vous serez charmante; le petit chapeau de paille vous ira à merveille.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Un quadrille!.... Une bergère des Alpes..... Le petit chapeau de paille..... Oh! mon mari je ne vous pardonnerai jamais. (*Haut.*) Eh bien! ma chère, il faut vous dire la vérité; si j'ai d'abord refusé, c'est que je sais que mon mari ne me permettra pas d'aller chez vous.

Mme. SAINT-ANGE.

Quoi, vraiment? et quelle raison a-t-il?

Mme. D'HARCOURT.

Oh! un caprice; avant votre arrivée, nous avons eu ensemble une petite explication, dans laquelle j'ai cru devoir lui céder.

Mme. SAINT-ANGE.

Voilà donc pourquoi vous étiez si triste, il n'y a qu'un instant..... Mais il y a un moyen d'arranger tout cela; je vais voir votre mari, lui parler..... Il ne pourra me refuser.

Mme. D'HARCOURT.

Gardez-vous en bien; d'abord, il n'est pas ici; ensuite, il est aujourd'hui d'une humeur.....

Mme. SAINT-ANGE.

Je ne reviens pas de ma surprise; moi qui vous croyais si heureuse.

Mme. D'HARCOURT.

Je le suis en effet; l'union la mieux assortie est souvent troublée par de ces petites querelles passagères..... Et comment ne serais-je point heureuse avec mon Adolphe? plus tard, quand vous le connaîtrez, vous en serez enchantée; c'est un jeune homme; de la grâce, de l'esprit; il fait de très-jolis vers; de la bonté; aussi je l'aime de toute mon âme.

Mme. SAINT-ANGE.

Eh bien! vous ne savez pas ce qu'il faut faire? venez chez moi sans le lui dire.

Mme. D'HARCOURT.

Oh! je ne me permettrais pas....

Mme. SAINT-ANGE.

Quoi! n'allez-vous pas encore hésiter?

Mme. D'HARCOURT.

Adolphe ne me pardonnerait jamais de lui avoir désobéi.

Mme. SAINT-ANGE.

Comment dites-vous? désobéi! oh! vraiment le mot est délicieux; permettez-moi de ne pas l'oublier; il fera fortune. Comment, ma chère amie, vous vous feriez un scrupule de ne pas suivre aveuglément tous les caprices de votre mari? quoi! en venant chez moi à son insu, vous croiriez manquer à vos devoirs; vous attacheriez de l'importance à une démarche aussi innocente, et qui n'a pour but que de vous distraire un instant?... Allons donc, cela n'est pas possible; vous avez trop d'esprit pour cela.

Mme. D'HARCOURT, embarrassée.

C'est que je crains qu'il ne vienne à savoir....

Mme. SAINT-ANGE.

Eh bien! le grand malheur, quand il apprendrait que sa femme a passé la soirée chez des amis! mon dieu quelle faute irrémissible! Savez-vous que vous ne me donnez pas une bonne idée de son caractère.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Elle a raison. (*Haut.*) Eh bien, ne vous fâchez pas; je ferai mon possible pour y aller; mais je suis un peu embarrassée; vous recevez ce soir du monde, je ne voudrais pas faire de toilette, afin de ne pas éveiller les soupçons; et cependant, je ne puis pas me présenter chez vous telle que me voilà.

Mme. SAINT-ANGE.

Eh pourquoi donc? et d'ailleurs tout chez moi n'est-il pas à votre disposition? mon écrin, mes bijoux. Dès qu'onze heures sonneront, je vous renverrai et je vous donnerai un de mes gens pour vous ramener chez vous.

Mme. D'HARCOURT.

A merveille, je partirai d'ici toute seule; je prendrai une voiture de place; mais à présent souffrez que je vous renvoie; je crains à tout moment que mon mari ne rentre.

Mme. SAINT-ANGE.

Qu'est-ce que cela fait ?

Mme. D'HARCOURT.

J'ai de fortes raisons pour qu'il ne vous voie pas ici.

Mme. SAINT-ANGE.

Mais encore ?

Mme. D'HARCOURT.

N'insistez pas davantage; les hommes sont parfois un peu légers dans leurs jugemens; mon Adolphe lui-même n'est pas exempt de ce défaut, et mon amour-propre est intéressé à lui donner une petite leçon. Laissez-moi faire, je ne vous présenterai à lui que quand il en sera temps.

Mme. SAINT-ANGE.

Si c'est votre secret, je le respecte; adieu ma belle, je compte sur vous; surtout n'allez pas manquer.

Mme. D'HARCOURT.

Croyez à ma parole.

Mme. SAINT-ANGE.

Venez de bonne heure; que nous ayons le temps de causer seules avant que la société soit réunie. Adieu, ma toute aimable; embrassez-moi bien, et soyez persuadée que vous n'avez pas d'amie plus sincère et plus dévouée. (*En riant.*) Vite, vite, je me sauve; car vous me faites une peur avec votre mari !...

(Elle sort.)

SCÈNE V.

Mme. D'HARCOURT, seule.

Et voilà la femme sur laquelle on ose médire; je m'en veux maintenant de ne pas l'avoir assez défendue; oui, j'ai cédé trop facilement à l'injuste prévention de mon mari; mais non, je l'aurais irrité davantage, il vaut mieux employer la douceur et la persuasion pour le ramener. Cette pauvre madame Saint-Ange, elle me fait de la peine; je le vois, sa franchise et un peu d'étourderie ont fait naître les propos injurieux qu'on tient sur elle. Oh! j'ai à cœur de la justifier aux yeux de d'Harcourt; s'il avait pu entendre ce qu'elle me disait tout à l'heure : « Mesdames, aimons bien sincèrement » nos maris, soyons-leur soumises, attachées à nos devoirs. » Peut-on avoir une morale plus pure?

SCÈNE VI.

Mme. D'HARCOURT, FRÉVILLE, D'HARCOURT.

D'HARCOURT.

Parbleu, mon cher Fréville, je te rencontre à propos; je rentre et j'avais prié que l'on te fît attendre.

FRÉVILLE, à Mme. d'Harcourt.

Madame, grondez-moi bien fort; je vais vous priver de votre mari pour toute la soirée; je l'emmène avec moi et vous ne le reverrez que fort tard.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Voilà qui s'arrange à merveille. (*Haut.*) Quelque partie de plaisir, j'en suis sûre.

FRÉVILLE.

Précisément; mais cette fois c'est une partie de plaisir qui lui sera utile; du moins je l'espère.

Mme. D'HARCOURT.

Je m'en rapporte à vous, monsieur; j'ai quelques ordres à donner, je vous laisse avec mon mari.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE VII.

D'HARCOURT, FRÉVILLE.

FRÉVILLE.

Vite, vite, mon ami, partons, je suis bien aise que ta femme ne m'aît pas questionné davantage.

D'HARCOURT.

Pourquoi?

FRÉVILLE.

Je te le dirai; tu as besoin d'une recommandation auprès du ministre, pour la place que tu sollicites; eh bien, mon cher, félicite-moi; je t'ai trouvé un protecteur, et un protecteur puissant.

D'HARCOURT.

Tant mieux, morbleu! tant mieux; et quel est-il?

FRÉVILLE.

C'est le colonel Valsain; tu dois en avoir entendu parler; il s'est distingué dans nos dernières campagnes; excellent militaire, aimant passionnément la gloire et le plaisir. Loyal, désintéressé, ne refusant jamais de rendre service, faisant

l'impossible pour ses amis; en un mot, c'est l'homme qu'il te faut. Je me suis lié avec lui depuis quelque temps; mais, par un hasard singulier, ce n'est que d'hier que j'ai su qu'il était beau-frère du nouveau ministre; aussitôt j'ai pensé à ton affaire, et je te viens chercher pour te présenter à lui chez madame de Mondésir où il a rendez-vous ce soir.

D'HARCOURT.

A merveille, mon cher Fréville, je reconnais là ton amitié pour moi! Ah! ça quelle est cette madame de Mondésir?

FRÉVILLE, riant.

Mon ami c'est une femme charmante.

D'HARCOURT.

Mais encore.

FRÉVILLE.

D'un abord facile, agréable; partons vite, surtout ne dis pas à ta femme où nous sommes allés.

D'HARCOURT.

Ne va pas me compromettre, songe que je suis marié.

FRÉVILLE.

Sois donc sans inquiétude, me prends-tu pour un étourdi? ne connais-tu pas mon caractère? avec moi, mon cher, tout est toujours prévu, réfléchi, calculé, et je ne hasarde jamais une démarche sans en déduire d'avance toutes les conséquences.... allons suis-moi.

D'HARCOURT.

Je connais toute ta prudence; mais cela ne me suffit pas encore, je veux savoir au juste où nous allons.

FRÉVILLE.

Alors écoute, voici la peinture exacte de la maison où je te dois présenter. Madame de Mondesir est une femme d'une beauté remarquable, d'un esprit cultivé; sa tournure est séduisante et son ton est parfait. Elle donne des soirées tous les mercredis, et c'est là le rendez-vous des étrangers de distinction et de tous ceux à qui la fortune permet d'afficher un grand luxe et de jouer gros jeu. Les femmes y sont jolies, spirituelles, coquettes, rivalisant d'attraits et de talens enchanteurs; elles séduisent, captivent et font, par leur aimable liberté et la gaieté la plus piquante, le charme de cette réunion; là, tous les rangs sont confondus, et le plaisir rapproche toutes les conditions. Là, tu verras l'homme d'état, prévoyant sa disgrâce, venir chercher des distractions et s'ennuyer au sein des plaisirs. Là, un gros capitaliste, em-

barrassé dans ses négociations, jaloux de dérober la situation de ses affaires à l'œil clairvoyant du public, affecte un air calme, et prodigue l'or à pleines mains pour recouvrer dans un salon le crédit qu'il a perdu sur la place ; plus loin, tu verras un auteur de mélodrames près d'un général, une cantatrice près d'un ambassadeur. Chacun en entrant dans cette maison laisse l'étiquette à la porte et contracte l'obligation de faire les frais de la soirée avec son argent quand il est riche, ou avec son esprit, quand il en a ; on raconte l'anecdote du jour, on parle des beaux-arts, des théâtres, des journaux, on fait de la mauvaise musique ; on prend le punch ; on fait la cour aux dames ; on joue, on perd, on emprunte, on se ruine ; le temps passe, l'heure de se séparer arrive, et l'on rentre chez soi vers le milieu de la nuit, la tête fatiguée, le cœur souvent pris et la bourse vide.

D'HARCOURT.

Cette maison est l'asile du plaisir ; je te félicite d'y être reçu.....

FRÉVILLE.

Je ne te conseillerais pas d'y conduire ta femme.

D'HARCOURT.

Je le crois ; mais quant à moi, mon cher ami, je ne me fais aucun scrupule de t'accompagner..

FRÉVILLE.

Et tu as parfaitement raison ; moi je suis observateur, et j'ai toujours pensé que certains salons de la capitale offraient des contrastes de mœurs dont il était plus utile que dangereux d'étudier la peinture. De bonne foi, un spectateur est-il tenu de partager les vices et les ridicules des personnages qu'il voit en scène ? en sortant de là, j'ai tout autant d'honneur que quand j'y suis entré, et un peu plus d'instruction. Le colonel Valsain, qui pense comme moi, y sera ce soir, et je ne trouverai jamais une occasion plus favorable pour te présenter à lui...... Figure-toi qu'il est amoureux, oh ! mais amoureux fou, d'une petite dame, qu'il a vue une seule fois au bal ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, le temps presse ; j'ai plusieurs courses à faire avant d'aller chez madame Mondésir ; partons.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, Mme. D'HARCOURT.

Mme. D'HARCOURT.

Eh bien, messieurs, je vous croyais partis.

FRÉVILLE.

Madame, nous vous quittons à regret.

D'HARCOURT.

Oui, ma bonne amie, nous sortons pour affaire. Fréville a la complaisance de me présenter au beau-frère du ministre; il serait possible que je ne rentrasse que fort tard.

FRÉVILLE.

Vous savez qu'il est avec moi, ainsi vous n'aurez pas d'inquiétude.

Mme. D'HARCOURT, *souriant.*

Aucunement, monsieur.

FRÉVILLE.

Allons, mon ami, partons, de l'activité; les affaires avant les plaisirs.

SCÈNE IX.

Mme. D'HARCOURT, seule.

C'est charmant; mon mari me laisse libre et je puis sans crainte disposer de ma soirée en faveur de madame Saint-Ange. Je viens d'essayer ma barcarole vénitienne; en vérité, je n'ai jamais eu tant de voix qu'aujourd'hui; ayons soin, en arrivant, d'annoncer que je suis enrhumée, et surtout, faisons-nous bien prier pour chanter..... vite, vite, partons.

(*Elle rentre dans son appartement.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente le salon de madame de Mondésir; la porte du fond, qui est entr'ouverte, doit laisser entrevoir des appartemens élégamment décorés; à gauche et à droite du spectateur, sont des portes qui communiquent avec d'autres appartemens; près de la porte gauche, est une glace à la psyché.

SCÈNE I.

HENRI, CÉLESTE.

HENRI.

Je n'en puis plus; depuis dix heures du matin, je cours dans les rues de Paris. Ah! que l'argent est dur à arracher, et que les gens qui prêtent font perdre de pas aux gens qui empruntent.

CÉLESTE.

Ah! çà, mon cher Henri, je ne suis entrée que depuis hier dans cette maison; c'est toi qui m'as présentée, je t'en remercie; mais, maintenant, j'ai besoin d'avoir des instructions et de connaître un peu le terrain.

HENRI.

Mon enfant, le terrain sur lequel nous marchons est un terrain sablonneux, mais qui renferme des mines d'argent; il ne s'agit que de savoir les exploiter.

CÉLESTE.

Que veux-tu dire?

HENRI.

Que nous sommes plongés dans les mauvaises affaires; que je ne vois pas d'apparence que madame de Mondésir puisse s'en tirer, et qu'il faut nous dépêcher d'agir pour notre compte; nous sommes entrés ici les mains vides, nous devons en sortir les mains pleines.

CÉLESTE.

Excellens principes; mais comment dois-je nommer madame? faut-il l'appeler madame Saint-Ange, ou madame de Mondésir?

HENRI.

Appelle-la toujours madame de Mondésir.

CÉLESTE.

Quelle est donc la cause de ce changement de nom?

HENRI.

Des lettres de change signées indiscrètement; madame Saint-Ange est obligée de quitter l'appartement qu'elle occupe rue du faubourg du Roule, et de venir demeurer rue du Helder sous le nom de madame de Mondésir; beaucoup de personnes la connaissent encore sous celui de Saint-Ange; mais, comme heureusement ces personnes-là ne fréquentent pas d'huissiers, nous sommes bien tranquilles.

CÉLESTE.

Y a-t-il long-temps que tu es à son service?

HENRI.

Six mois à peu près; mais je suis entré ici dans le bon temps, à l'époque où madame avait pour ami de la maison un ambassadeur étranger, le comte Ewanouskirkoff; ah! quel homme! quel luxe! quelle générosité; tout le temps qu'il est venu ici, une pluie d'or a ranimé, fécondé, fertilisé la maison; mais hélas! il est parti; la pluie a cessé et je sens que la sécheresse nous gagne.

CÉLESTE.

Tant mieux, mon ami, tant mieux; plus les affaires de nos maîtres sont mauvaises, plus les nôtres sont bonnes.

HENRI.

Profondément pensé, ma chère Céleste; tu es digne de porter mon nom. Dès que madame de Mondésir sera coulée à fond, nous nous emparons des débris du naufrage; nous quittons la condition de valets; je t'épouse; je loue sur le boulevard Italien un café; j'y fais faire des embellissemens, je ne paie pas les ouvriers; je te mets dans un comptoir d'acajou orné de glaces; tu es jeune, piquante: avec tes attraits, une toilette d'enfer, des faux diamans et l'air modeste, tu attires la foule; tout Paris veut voir la nouvelle limonadière à la mode, et ma fortune est faite; que dis-tu de ce projet?

CÉLESTE.

Je dis que c'est le rêve d'une brillante imagination; mais que cependant il serait possible qu'il se réalisât.

HENRI.

Je crois entendre madame; donne les ordres pour qu'on dresse les tables de jeu, qu'on allume les bougies; puis retourne à ton poste. Surtout fais bien attention; de la politesse pour les gens qui viendront à pied; des égards pour les personnes qui viendront en cabriolet, et du respect pour celles qui viendront en équipage.

(Céleste sort.)

SCÈNE II.

HENRI, Mme. SAINT-ANGE (en grande toilette).

Mme. SAINT-ANGE.

Déjà de retour Henri ; eh bien ! que t'a dit mon homme d'affaires ?

HENRI.

Ah ! madame ; c'est bien l'homme du monde le plus humain, le plus sensible....

Mme. SAINT-ANGE.

Aurait-il obtenu quelque délai?

HENRI.

Hélas! il n'a trouvé que des gens intraitables ; des âmes dures ; des cœurs de roche qui préfèrent de l'argent comptant aux promesses.

Mme. SAINT-ANGE.

Quelle cruelle chose que de devoir !

HENRI.

Bah ! madame, est-ce qu'il faut faire attention à cela ; et moi aussi j'ai des dettes.

Mme. SAINT-ANGE, vivement.

Et tu peux dormir?

HENRI.

Parfaitement ; ce sont ceux à qui je dois qui ne dorment pas.

Mme. SAINT-ANGE.

Je suis allée ce matin chez madame d'Harcourt ; je l'attends d'un moment à l'autre ; elle ne me connaît que sous le nom de Saint-Ange ; descends chez le suisse ; guette le moment où elle arrivera et conduis-la toi-même ici.

HENRI, sortant.

Madame, voici M. le colonel Valsain.

SCÈNE III.

Mme. SAINT-ANGE, LE COLONEL.

LE COLONEL, à Henri qui sort.

Mon ami, ma calèche est dans la cour; dis à mes gens qu'ils ne quittent pas mes deux chevaux andalous; car ils sont d'une vivacité.... Eh! bon jour, ma belle amie! vous êtes la première jolie femme que je vois aujourd'hui.

Mme. SAINT-ANGE.

La première, et il est huit heures du soir; où donc avez-vous passé la journée?

LE COLONEL.

Ah! ne m'en parlez pas; toute la matinée j'ai travaillé chez le ministre avec l'ordonnateur et le secrétaire général; il fallait terminer un travail important et pressé; aussi j'ai la tête fatiguée et je compte beaucoup sur votre soirée pour me remettre; je sens que j'ai besoin de distractions.

Mme. SAINT-ANGE.

Dans un instant, Mozart et Boccherini dissiperont votre migraine. Je crois vraiment que notre petite réunion sera fort agréable; comme je vous l'ai marqué dans ma lettre d'hier, nous aurons un proverbe italien joué par des dames; puis un quadrille délicieux.

LE COLONEL.

Les invités sont les mêmes que mercredi dernier?

Mme. SAINT-ANGE.

Mais oui, à peu près; d'ailleurs vous les connaissez tous; nous aurons M. Vilminserode.... ce petit agent de change; il vient d'arranger ses affaires, ce qui lui donne beaucoup de soucis, beaucoup de chagrins; aussi ne viendra-t-il que fort tard faire deux ou trois tours d'écarté; ensuite madame de Verseuil, qui a eu le malheur de perdre son mari il y a un mois; elle devait jouer dans le proverbe; mais ce matin elle m'a renvoyé son rôle, en me faisant dire que, vu la perte affreuse qu'elle venait de faire, il serait peut-être inconvenant qu'elle jouât la comédie; mais que je pouvais compter sur elle pour le quadrille, pourvu qu'elle fût masquée.....; puis madame d'Harcourt.

LE COLONEL, vivement.

Madame d'Harcourt! cette jolie femme que j'ai vue au bal chez madame de Renneville et dont je vous ai tant parlé? Je vais donc la revoir; je ne me sens pas de joie; j'éprouve une

ivresse...., un ravissement.... Vous voyez l'homme du monde le plus heureux.

Mme. SAINT-ANGE.

Comment! vous y pensez encore; je vois bien que vous serez toujours un étourdi.

LE COLONEL.

Non, je parle du fond de mon cœur; je ne sais quel charme secret cette jeune dame exerçait sur moi. Sa candeur, sa modestie, son aimable réserve, tout en elle m'inspirait un sentiment d'amour mêlé de respect et de crainte; enfin auprès des dames ordinairement je ne suis pas timide..... vous le savez.

Mme. SAINT-ANGE, vivement.

Comment? comment? monsieur; mais je n'en sais rien du tout. (*Avec intention.*) A propos, mercredi prochain je ne serai pas chez moi.....

LE COLONEL.

Comment! votre jour de réunion.

Mme. SAINT-ANGE.

C'est ma fête.

LE COLONEL.

Votre fête?

Mme. SAINT-ANGE, avec une intention marquée.

Oh! mon Dieu que je suis étourdie.... cela m'est échappé. Je voulais que personne ne le sût. De grâce ne le dites pas à ces messieurs; mon intention est de défendre ma porte ce jour-là. Je veux éviter les visites, les félicitations.... les présens, les bouquets. Mon Dieu que je suis fâchée que vous sachiez...

LE COLONEL.

Mais y pensez-vous? la fête d'une femme aimable en devient une pour tous ceux qui la connaissent. Je vais faire un tour dans les appartemens et présenter mes hommages aux dames qui sont arrivées. (*En s'en allant*) Madame d'Harcourt ici, ce soir, quel bonheur!

SCÈNE IV.

Mme. SAINT-ANGE, seule.

D'après ce que m'a dit Henri me voilà plus embarrassée, que jamais. N'importe, ne perdons pas courage; et gardons-nous surtout de laisser entrevoir la cause de mes chagrins; car le moindre nuage ferait bientôt fuir toutes les personnes qui viennent chez moi.

SCÈNE V.

LA MÊME, Mme. D'HARCOURT.

Mme. SAINT-ANGE.

Eh! bon jour ma chère.

Mme. D'HARCOURT.

J'arrive peut-être un peu tard.

Mme. SAINT-ANGE.

On oublie tout lorsqu'on a le plaisir de vous voir. Mon chasseur sans doute vous attendait en bas? je lui avais donné l'ordre de vous conduire ici; car vous ne me connaissez que sous le nom de Saint-Ange.

Mme. D'HARCOURT.

Est-ce que ce n'est pas votre nom?

Mme. SAINT-ANGE.

Pardonnez-moi, je me nomme Saint-Ange de Mondésir; ce dernier nom est celui d'une terre que je possède dans les environs de Pézénas, et toutes les personnes qui viennent ici l'emploient volontiers.

Mme. D'HARCOURT.

Eh bien! soit; je dirai madame de Mondésir.

Mme. SAINT-ANGE.

La soirée va commencer. Si vous songiez à faire quelques apprêts. Comment vous coifferez-vous?

Mme. D'HARCOURT.

Je ne sais, votre avis?

Mme. SAINT-ANGE.

Avec une parure de diamans, vous serez séduisante. Justement j'en ai là une magnifique. Elle appartient à une jeune dame de mes amies qui me l'a confiée pour la faire voir à mes connaissances. C'est le présent de noces de son mari, aujourd'hui elle plaide en séparation et elle le fait vendre pour payer son avocat.

Mme. D'HARCOURT.

Je vous remercie; quelques fleurs me suffiront.

Mme. SAINT-ANGE.

La société arrive. Je vous laisse un instant et vais vous envoyer ma femme de chambre. (*A part en s'en allant*) Elle est charmante.

(Elle sort par le salon à droite.)

Mme. D'HARCOURT, *seule*.

Malgré sa légèreté, il faut convenir que madame Saint-Ange

est bien aimable ; elle fait les honneurs de chez elle avec une aisance et une grâce parfaites.

SCÈNE VI.

Mme. D'HARCOURT, LE COLONEL.

LE COLONEL, *à part.*

Je ne me trompe pas c'est elle. (*Haut.*) Madame est madame d'Harcourt, que j'ai eu l'honneur de voir au bal chez madame de Renneville.

Mme. D'HARCOURT.

Effectivement, monsieur, j'y étais.

LE COLONEL.

Il m'eût été difficile de l'oublier ; je parlais de vous il n'y a qu'un instant, madame.

Mme. D'HARCOURT.

De moi, monsieur ?

LE COLONEL.

On me demandait mon avis sur certain costume de bergère des Alpes, qui vous est destiné. Je vous avoue que l'élégance ne le cède en rien à l'exactitude ; il ne faut qu'avoir parcouru l'Italie....

Mme. D'HARCOURT, *vivement.*

Vous avez vu l'Italie, monsieur? oh! dites-moi, les villageoises ont-elles des lisérés sur le corset et le petit chapeau de paille se porte-t-il à droite ou à gauche ?

LE COLONEL, *à part.*

Bravo ; voilà la conversation engagée.

Mme. D'HARCOURT.

Oh ! vous n'aurez pas fait attention à toutes ces futilités.

LE COLONEL.

Pardonnez-moi, madame, et je puis vous assurer que votre costume ne laisse rien à désirer.... Oh ! c'est que j'ai voyagé en philosophe, en observateur profond, qui cherche à connaître les caractères distinctifs des nations ; aussi j'ai remarqué que les dames de Berlin avaient généralement les yeux bleus, les dames de Vienne, le teint superbe et de fort belles dents.

Mme. D'HARCOURT, *riant.*

(*A part*). Comment donc, mais ce monsieur est fort gai.

LE COLONEL, *à part.*

Allons, allons, voilà la connaissance renouvelée.

Mme. D'HARCOURT.

Vos remarques n'ont-elles eu que les dames pour objet ?

LE COLONEL.

Oui, madame ; ce sujet d'étude a tant de charmes ! mais il n'a pas toujours été sans dangers pour moi.

Mme. D'HARCOURT.

Sans dangers ?

LE COLONEL.

N'y en a-t-il donc pas quelquefois à s'attacher ?

Mme. D'HARCOURT, riant.

Vous me rassurez. Ces attachemens-là ne sont jamais sérieux, et l'inconstance si naturelle aux officiers français les préserve...

LE COLONEL.

Je puis vous assurer, madame, qu'il entre dans ce reproche beaucoup d'exagération. Sans parler de moi, je pourrais vous citer plusieurs officiers de mes amis, qui, dans les différentes villes qu'ils ont parcourues, se sont attachés pour la vie, et ont ressenti un amour... mais un amour véritable, qui ne s'éteignait que lorsque le quartier général était obligé de changer de résidence. (*A part.*) Eh ! bien qu'est-ce que je dis donc ?

Mme. D'HARCOURT, riant.

Voilà une preuve de constance qui fait beaucoup d'honneur à vos amis.

LE COLONEL, à part.

Diable ! comment réparer ?... (*Regardant dans le fond.*) Quel contre-temps, déjà madame Mondésir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme. SAINT-ANGE, CÉLESTE.

Mme. SAINT-ANGE.

Eh bien ! eh bien ! ma chère, vous n'êtes pas encore prête ? Et vous, colonel, vous faites oublier à une dame les instans qu'elle doit donner à sa toilette ? Voilà votre plus beau triomphe...... Plusieurs dames sont déjà dans le salon ; M. Valsain je compte sur vous pour m'aider à faire les honneurs.

LE COLONEL.

Disposez de moi, je vous prie. (*A part*) Ne la perdons pas de vue, et profitons de toutes les occasions qui se présenteront.

(Il sort.)

Mme. SAINT-ANGE.

Vous, ma belle amie, passez dans mon appartement. Céleste.... ah! la voilà; elle a un goût exquis; ne vous oubliez pas trop long-temps devant la glace, et, dans quelques instans, j'irai vous rejoindre.

(Mme. d'Harcourt et Céleste entrent dans l'appartement.)

SCÈNE VIII.

Mme. SAINT-ANGE, seule.

Allons, je vois que, grâce à mes soins, ma société sera plus nombreuse que je ne l'espérais.

SCÈNE IX.

Mme. SAINT-ANGE, FRÉVILLE, D'HARCOURT.

FRÉVILLE.

Voulez-vous bien me permettre, madame, de vous présenter mon ami. Je lui ai promis de lui faire passer une soirée agréable, et je ne pouvais mieux faire que de l'amener ici.

Mme. SAINT-ANGE.

Monsieur, enchantée de faire votre connaissance.

D'HARCOURT.

Je m'applaudis, madame, d'être admis chez vous; c'est une faveur.....

Mme. SAINT-ANGE.

Dont vous ne pouviez pas douter, surtout présenté sous les auspices de monsieur.

FRÉVILLE.

Nous venons de traverser les appartemens; des monceaux d'or couvrent les tables de jeu, et chacun perd avec un sang-froid, une intrépidité...

Mme. SAINT-ANGE.

Comment, on joue déjà...! Oh! mon Dieu, je suis d'une étourderie.... moi qui ai promis de faire la partie de mylord Swielsonn. Pardon, messieurs, si je vous quitte aussitôt.

SCÈNE X.

D'HARCOURT, FRÉVILLE.

D'HARCOURT.

Mais cette dame est fort bien.

FRÉVILLE.

Il est convenu que nous dirons chez toi que nous avons passé la soirée dans une réunion d'hommes.

D'HARCOURT.

Bien ; surtout ne va pas te contredire ; car nous n'avons pas dit à ma femme au juste où nous allions, et elle est d'une jalousie qui ne prouve que mieux sa tendresse pour moi ; elle ne manquerait pas de faire valoir que pendant que j'étais ici, elle s'ennuyait seule chez elle.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, CÉLESTE (sortant de l'appartement où elle est entrée pour habiller Mme. d'Harcourt).

FRÉVILLE.

Ah ! ah ! voilà une femme de chambre que je n'ai pas encore vue ici. Mademoiselle, dites-moi, le colonel Valsain est-il arrivé?

CÉLESTE.

Oui, Monsieur.

FRÉVILLE.

Je désirerais lui parler, faites-moi l'amitié de le prévenir que je l'attends ici..... que c'est son ami Fréville.

CÉLESTE.

Ah ! Monsieur, y pensez-vous? ce serait dommage...... je vois bien que vous ne connaissez pas encore..... au fait, on dit que c'est la première fois qu'elle vient ici.

FRÉVILLE.

Qui donc? (*à d'Harcourt*) ah ! je devine ; je parie qu'il est question de la jeune dame dont je t'ai parlé ce matin.

CÉLESTE.

On assure qu'elle est mariée et que pendant..... oh ! mon dieu ! qu'est-ce que je dis donc là?.... j'oublie que le devoir d'une personne de notre condition est de tout voir et de ne rien dire ; du reste je dois lui rendre justice..... elle accueille le colonel avec une froideur dont je me glorifierais si j'en étais capable.

FRÉVILLE.

Et Valsain, dites-vous?

CÉLESTE.

N'en est que plus passionné ! Messieurs les militaires, est-ce qu'ils désespèrent jamais?

(On entend des éclats de rire prolongés dans les appartemens.)

D'HARCOURT.

Quelle gaieté bruyante !

FRÉVILLE.

Ce sont les inspirations du punch.

CÉLESTE.

Mais je m'oublie auprès de vous ; tenez le voici.

(Céleste sort.)

SCÈNE XII.

D'HARCOURT, FRÉVILLE, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Quel bruit! j'en ai la tête rompue; ma foi qu'ils jouent tant qu'ils voudront; je ne leur envie pas de semblables plaisirs. (*Apercevant Fréville.*) Eh! bon jour, mon cher Fréville; vous ici ?

FRÉVILLE.

Parbleu colonel vous arrivez à propos, je suis bien aise de vous trouver seul, nous avons à vous parler.

LE COLONEL.

Il fallait me faire prévenir.

FRÉVILLE.

Nous savions que vous étiez auprès d'une dame aimable et nous n'avons pas voulu vous déranger.

LE COLONEL.

Comment ?

FRÉVILLE.

Oui, nous avons de vos nouvelles; vous êtes amoureux encore une fois; je vous en fais mon compliment; elle est dit-on fort jolie.

LE COLONEL.

Que voulez vous dire ?

FRÉVILLE.

Allons, allons, faites donc le mystérieux.

LE COLONEL, vivement.

Oh ! non pas; je n'ai point acquis le droit d'être discret; oui, je l'avoue, femme charmante! quelle sensation délicieuse un seul de vos regards me fait éprouver; c'est fini, me voilà fixé pour toujours.

FRÉVILLE.

Ah ! çà dites-moi, que l'amour ait vos premières pensées, c'est fort bien; mais l'amitié doit avoir son tour; je viens vous prier de me rendre un service; le nouveau ministre est

votre beau-frère, j'ai besoin de vous, de votre crédit..... vous voyez comme j'en use.

LE COLONEL.

Et vous avez raison ; agir ainsi c'est m'obliger moi-même.

FRÉVILLE.

Mon ami que j'ai l'honneur de vous présenter, mon camarade de collége, le confident de toutes mes pensées, un second moi-même enfin, colonel, sollicite une place assez importante.

D'HARCOURT.

Depuis trois mois je fais des démarches qui sont restées jusqu'à présent sans succès.

FRÉVILLE.

Mon ami a tout ce qu'il faut pour être à la tête d'une administration ; des connaissances étendues ; il fait des vers délicieux, des élégies pleines de sentiment.

LE COLONEL, à part.

Son souvenir me suit partout.

FRÉVILLE.

Seriez-vous assez aimable pour l'honorer de votre appui ?

LE COLONEL.

Très-volontiers. (*A d'Harcourt.*) Avez-vous une pétition, Monsieur ? je vais l'apostiller.

FREVILLE.

Permettez ; une recommandation écrite a souvent peu de poids ; si elle est quelquefois le témoignage d'un véritable intérêt, on la regarde plus souvent comme arrachée par l'importunité. Serait-ce trop vous demander que de vous prier de présenter mon ami au ministre et de le recommander de vive voix ? nous irions vous prendre demain matin chez vous.

D'HARCOURT.

C'est peut-être abuser de la complaisance de monsieur.

LE COLONEL, à Fréville.

Faisons mieux ; vous demeurez à côté du ministre, demain matin à dix heures je serai chez vous.

FRÉVILLE.

Justement, Adolphe et moi, nous demeurons dans le même hôtel ; à son arrivée à Paris, nous avons été assez heureux pour nous réunir.

LE COLONEL.

Je vous suis trop attaché, mon cher Freville, pour que

l'amitié qui vous lie à monsieur, ne me fasse pas un devoir de lui être agréable, et j'aime à croire que vos vœux seront bientôt accomplis.

D'HARCOURT.

Puissent les vôtres, monsieur, se réaliser aussi !

LE COLONEL.

Ah ! notre position est bien différente ; auprès d'un ministre, on trouve parfois des protecteurs ; mais auprès d'une jolie femme, chacun veut parler pour soi, et la première audience est souvent la plus difficile à obtenir.

FRÉVILLE.

Allons donc, colonel, vous plaisantez ; en affaires il faut des titres, des raisons ; en amour, au contraire, il suffit parfois d'un caprice, d'un prétexte.

LE COLONEL.

Un prétexte ! c'est précisément ce qui me manque.

FRÉVILLE.

Eh bien, le talent est de le faire naître.

LE COLONEL.

Oh ! je le sais bien... Je connais à fond la tactique.

FRÉVILLE.

Il ne faut qu'un à-propos, un sujet de conversation.

D'HARCOURT.

Quelques vers, une romance...

FRÉVILLE.

Eh parbleu, mon ami ! Toi qui fais des vers; l'occasion se présente d'être agréable au colonel, et tu ne la laisseras pas échapper.

LE COLONEL.

Votre idée est délicieuse ; justement depuis un quart d'heure, on tourmente cette jeune dame, pour lui faire chanter un rondeau italien ; si je substituais à ce rondeau un ou deux couplets seulement, que vous auriez la bonté d'improviser, et dans lesquels, sous le voile de l'allusion, il serait question d'elle et du tendre sentiment qu'elle a fait naître en moi... Voilà le prétexte trouvé.

D'HARCOURT.

J'en suis vraiment désespéré ; mais je n'ai jamais adressé de vers à personne ; enfin, le croiriez-vous? pas même à ma femme.

LE COLONEL.

Eh bien, vous commencerez aujourd'hui.

FRÉVILLE.

Mon ami, tu ne peux pas refuser monsieur.

D'HARCOURT.

Allons, soit; le désir de vous être agréable me tiendra lieu de talent.

LE COLONEL.

A merveille, je vous laisse tout entier à vos inspirations; allons, favori d'Apollon, le sujet est digne de vous.

(Le Colonel sort.)

SCÈNE XIII.

FRÉVILLE, D'HARCOURT.

D'HARCOURT.

C'est en vérité un homme fort aimable que ce colonel. Je te remercie, mon cher Fréville, de m'avoir fait faire une connaissance aussi utile; il vient de me rendre un service...

FRÉVILLE.

Oh! tu n'y es pas. Il est homme à t'en rendre bien d'autres par la suite.

D'HARCOURT.

Oui, il paraît bien disposé en ma faveur. Occupons-nous promptement des vers qu'il m'a demandés. Je ne sais vraiment que dire. Quels éloges donner à une femme qui vient ici à l'insçu de son mari? Peut-on parler de sa vertu?

FRÉVILLE, tirant des tablettes.

Pourquoi pas? La poésie ne vit que de fictions; allons, dicte, je vais écrire.

D'HARCOURT.

Essayons... (*Après avoir réfléchi.*)

« Sous les lois d'un maître jaloux. »

FRÉVILLE.

C'est cela; maître est ici à la place de mari.

D'HARCOURT.

« Sous les lois d'un maître jaloux,
» Languit une beauté sauvage. »

FRÉVILLE.

Une beauté sauvage! Ah! çà, mais dis-moi donc; ce qui se passe ici ne prouve pas trop qu'elle le soit.

D'HARCOURT.

Je le sais bien; mais il faut de la politesse, et d'ailleurs la rime...

FRÉVILLE.

Ah! c'est juste; ainsi la beauté est sauvage pour la rime.

D'HARCOURT.

« Languit une beauté sauvage;
» Quels instans peuvent sembler doux
» Passés au sein de l'esclavage? »

FRÉVILLE.

Pas mal; l'esclavage à la place de l'hymen, cela n'est pas neuf; mais c'est juste.

D'HARCOURT, répétant.

« Passés au sein de l'esclavage.
» Les ennuis assiégent ses pas.
» Pour mieux les fuir comment s'y prendre:
» Le devoir parle; mais, hélas!
» La voix de l'amour est si tendre. »

FRÉVILLE.

Comment donc, quatre vers de suite; pendant que tu es en verve, vite au second couplet.

D'HARCOURT.

Je crois que je le tiens.

(Il écrit.)

FRÉVILLE.

Déjà! pour le coup ce sera bien un impromptu. (*A part.*) Il est charmant, en vérité, c'est l'obligeance même; il s'oublierait pour les autres. (*Haut.*) Eh bien, as-tu fini?

D'HARCOURT.

Lis et admire.

FRÉVILLE, prenant les tablettes de d'Harcourt.

Voyons; ah! ah! « La beauté sauvage va céder à la voix de l'amour. » Permets-moi une observation : faut-il qu'elle cède?

D'HARCOURT.

Sans doute, il le faut pour l'exemple. Tu ne saisis donc pas le but de la romance. C'est un conseil indirect que le colonel est censé donner à la femme qu'il aime.

FRÉVILLE, après avoir copié.

Ma foi, mon ami, je t'en fais mon compliment, c'est à merveille. Et si le colonel est heureux, tu y seras bien pour quelque chose.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL, à d'Harcourt.

Eh bien, monsieur, les muses vous ont-elles été favorables?

D'HARCOURT.

Voilà, monsieur, tout le fruit que j'ai retiré de leurs faveurs.

LE COLONEL.

Je vous en remercie.

FRÉVILLE, bas à d'Harcourt.

Ne soyons pas indiscrets; laissons-le seul un instant. (*Haut.*) Allons, mon ami, la société réclame notre présence.

(Ils entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XV.

LE COLONEL, seul.

Ne pensons maintenant qu'à faire connaître mes sentimens à madame d'Harcourt. J'avoue que je suis embarrassé pour la persuader que je l'aime. On a tant perfectionné l'art de tromper les femmes, qu'aujourd'hui elles ne croient plus guère aux grandes passions et qu'elles se méfient de nous continuellement; montrez-leur de la timidité, elles disent que c'est un rôle que l'on joue; prodiguez-leur les plus tendres sermens, elles assurent qu'ils ne sont pas sincères; feignez le désespoir, cela les amuse; les larmes, elles s'en moquent; en vérité, si cela continue, je ne sais vraiment pas comment dans cinquante ans d'ici on s'y prendra pour toucher le cœur des femmes. Au surplus, nos neveux s'arrangeront comme ils l'entendront. Ne pensons qu'au présent. J'aperçois madame d'Harcourt.... du courage.

SCÈNE XVI.

LE MÊME, Mme. D'HARCOURT.

Mme. D'HARCOURT, sans voir le colonel.

En vérité, je ne conçois rien à madame Saint-Ange; la gaieté de la société me semble un peu passer les bornes.

LE COLONEL.

Comme vous, madame, je trouve la gaieté du salon trop

bruyante. Je relisais quelques vers improvisés ; voulez-vous bien me permettre de vous en faire hommage ; ce n'est qu'une romance.

Mme. D'HARCOURT.

Une romance ! est-elle nouvelle ?

LE COLONEL

Elle a du moins ce mérite ; je ne crois pas que beaucoup de personnes la connaissent.

Mme. D'HARCOURT.

En la refusant, je craindrais de désobliger l'auteur.

LE COLONEL.

Elle n'est point de moi, vous pourrez dire plus franchement votre avis ; l'auteur je crois a voulu peindre une femme à qui le joug de l'hymen paraît insupportable.

Mme. D'HARCOURT.

J'en suis fâchée, Monsieur, mais depuis long-temps les plaisanteries sur le mariage sont bien usées ; je parierais que ces vers, fort mauvais sans doute, ne sont pas d'un homme marié, et si je connaissais l'auteur....

LE COLONEL.

Rien n'est plus facile, il est ici, et j'aurai l'honneur de vous le présenter dans l'instant.

Mme. D'HARCOURT.

Il est ici ? oh ! mille pardons de m'être exprimée si légèrement ; au surplus je connais quelqu'un qui versifie fort agréablement, et avec votre permission je lui soumettrai cette romance. (*A part.*) Bien certainement d'Harcourt fait de meilleurs vers que ceux-là.

LE COLONEL, à part.

Un instant, cela ne me suffit pas. (*Haut.*) Oui je me range à votre avis ; ces vers sont d'une faiblesse extrême ; peut-on parler de l'amour et n'être pas transporté ; ah ! je le vois bien, le poëte ne vous connaissait pas.

Mme. D'HARCOURT.

Monsieur, vous vous oubliez.

LE COLONEL.

Que n'ai-je le talent de faire des vers ; mon âme entière ne suffirait pas pour exprimer.....

Mme. D'HARCOURT.

Monsieur, je me retire... (*s'en allant.*)

LE COLONEL.

Madame, mon intention n'a pas été de vous offenser ; si

j'ai eu le malheur de vous déplaire c'est à moi de m'en punir et de vous céder la place. Puisse ma réserve et mon obéissance désarmer votre sévérité. (*A part et en s'en allant.*) Voilà le premier trait lancé; elle sait que je l'aime, laissons-la seule un instant, et ne perdons pas courage.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

Mme. D'HARCOURT, seule.

J'étais loin de m'attendre à une pareille déclaration; je ne sais; mais le ton qui règne dans cette maison ne s'accorde pas avec l'idée que je m'en étais formée..... Je commence à croire que mon mari avait raison; sortons bien vite d'ici pour n'y jamais rentrer, ah! madame Saint-Ange, comme je me suis abusée sur vous.

SCÈNE XVIII.

Mme. D'HARCOURT, FRÉVILLE (sortant par la porte à droite).

FRÉVILLE.

Ces gens-là sont fous; trente louis sur une carte.

Mme. D'HARCOURT.

Que vois-je! monsieur Fréville.

FRÉVILLE.

Madame d'Harcourt! juste ciel, madame, que faites-vous ici?

Mme. D'HARCOURT.

Ah, monsieur! et mon mari?

FRÉVILLE, lui montrant la porte à droite.

Il est là; l'apercevez-vous près de ce jeune homme qui joue?

Mme. D'HARCOURT.

Je suis perdue!.... m'a-t-il vue, monsieur? m'a-t-il vue?

FRÉVILLE.

Non, madame, mais d'un moment à l'autre.....

Mme. D'HARCOURT.

Ah! monsieur, ne me retirez pas votre appui; je ne connaissais pas madame Saint-Ange; le colonel Valsaint.... Apprenez.....

FRÉVILLE.

Quoi ce serait vous? je devine tout, madame, je devine tout. (*Regardant vers la porte à droite.*) D'Harcourt se lève! Ah! comment échapper?.... Il vient vers nous! que faire? où fuir?..... (*Apercevant la glace à la Psyché qui est contre la porte du salon à gauche.*) Ah! quelle idée. (*Prenant madame d'Harcourt par le bras.*) Vite, vite, madame, cachez-vous un moment derrière cette glace.

Mme. D'HARCOURT, *passant derrière la glace.*

Mes forces m'abandonnent.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, D'HARCOURT.

D'HARCOURT.

Ah! quelle chaleur il fait dans ces appartemens; je viens de perdre dix louis, mon cher Fréville; mais la dame qui me les a gagnés est si jolie, que je ne les regrette pas. (*Il va se poser devant la glace derrière laquelle est cachée madame d'Harcourt, et là, il arrange ses cheveux et sa cravatte.*) C'est bien la brune la plus piquante!

FRÉVILLE, *à part.*

Quelle situation! si quelqu'un entrait.....

D'HARCOURT.

Fréville! mon ami, il faut que je te fasse une confidence; je crois que ma femme court, en ce moment, un grand danger.

FRÉVILLE, *effrayé.*

Que veux-tu dire?

D'HARCOURT.

Cette jolie dame, dont je te parlais il n'y a qu'un instant, est bien aimable; je sens, que si je la voyais souvent,.... Ah! madame d'Harcourt, prenez bien garde à vous.

FRÉVILLE, *affectant un air gai.*

Voilà de fort jolis principes, pour un homme marié. (*tirant sa montre.*) Oh! oh! déjà minuit; ta femme doit être inquiète; allons, mon cher, disons un mot d'adieu à madame de Mondésir, et allons-nous en.

D'HARCOURT, *se levant.*

Quoi! déjà?

FRÉVILLE.

D'après ce que tu viens de dire, je sens que je ne saurais t'emmener trop promptement.

D'HARCOURT.

Quelle plaisanterie!

FRÉVILLE, *le prenant par le bras.*

Pour vaincre l'amour, il faut le fuir; allons, allons, viens.

D'HARCOURT.

Au fait, c'est le parti le plus sage; si mon Amélie savait que j'ai pu concevoir de semblables pensées; elle qui attend sans doute mon retour avec impatience. Tu as raison, mon ami, prenons vite congé de madame de Mondésir, et allons rejoindre ma femme.

(*Ils sortent par la porte du fond.*)

Mme. D'HARCOURT, *seule, sortant de derrière la Psyché.*

Je n'en puis plus; je me meurs d'effroi. Quel assaut je viens de soutenir! je sens ma tête qui s'égare; monsieur Fréville vient d'emmener mon mari; mais aurai-je la force de me retirer d'ici?

SCÈNE XX.

LA MÊME, FRÉVILLE, *accourant.*

FRÉVILLE.

J'ai laissé votre mari avec madame Mondésir; profitons du seul moment qui nous reste; traversons promptement le salon; on ne fera pas attention à nous; vite, vite, ne perdons pas de temps; au nom du ciel, madame dépêchons-nous.

(*Il l'entraîne, et tous deux sortent précipitamment par la porte du fond à droite. Henri sortant par la porte opposée, et immédiatement après lui le colonel.*)

HENRI.

Eh bien que vois-je? je ne me trompe pas! comme ils courent; quoi! déjà sur le grand escalier.

LE COLONEL.

Henri, dis-moi?

HENRI, *sortant.*

Comment, diable du scandale; c'est charmant; oui, monsieur, je suis à vous.

LE COLONEL.

A qui en a-t-il donc? mais revenons à madame d'Harcourt; elle doit faire maintenant bien des réflexions..... Au fait, j'ai brusqué un peu ma déclaration; j'entrevois bien des difficultés; tant mieux, morbleu! des obstacles en amour! n'en rencontre pas qui veut, et bien des honnêtes gens voudraient être à ma place.

SCÈNE XXI.

LE COLONEL, Mme. SAINT-ANGE, CÉLESTE, HENRI.

Mme. SAINT-ANGE, à Céleste.

Voyons ce que signifie ce bavardage ?

CÉLESTE.

Madame c'est comme j'ai l'honneur de vous l'attester ; on l'a enlevée.

Mme. SAINT-ANGE.

Madame d'Harcourt ?

LE COLONEL.

Comment, que voulez-vous-dire ?

HENRI.

Eh ! oui, monsieur, elle est déjà loin de vous.

CÉLESTE.

J'ai suivi monsieur Fréville sans qu'il s'en doutât.

LE COLONEL.

Au fait..... Au fait.

CÉLESTE.

Eh ! bien, monsieur, descendre en courant le grand escalier.

HENRI.

Faire monter madame d'Harcourt dans un fiacre.

CÉLESTE.

Donner l'ordre au cocher de s'éloigner au grand galop.

HENRI.

Remonter dans les appartemens.

CÉLESTE.

S'emparer du jeune homme qu'il a amené tantôt et disparaître rapidement ; tout cela n'a été que l'affaire d'un instant.

Mme. SAINT-ANGE.

Ah ! madame d'Harcourt, voilà qui passe les bornes.

LE COLONEL.

Je suis joué de la manière la plus complète ; ma calèche est en bas ; dans dix minutes, je serai chez Fréville.

Mme. SAINT-ANGE, vivement.

Eh quoi ! vous me quittez ? voilà mon quadrille manqué ; voyez comme c'est désagréable ; colonel, donnez-moi la main et remettez à demain votre entrevue avec ces messieurs.

LE COLONEL.

J'avais rendez-vous chez eux demain à dix heures ; mais morbleu ! j'y serai à huit.

(Le Colonel et Mme. Saint-Ange sortent.)

SCÈNE XXII.

CÉLESTE, HENRI.

CÉLESTE.

Je fais une réflexion ; si l'un de ces messieurs était le mari de madame d'Harcourt.

HENTI, froidement.

Eh ! bien, qu'est-ce que cela fait ? est-ce une raison pour empêcher un quadrille d'être exécuté ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente le même salon qu'au premier acte.)

SCÈNE I.

Mme. D'HARCOURT, seule.

HUIT heures, et mon mari n'a pas encore paru. Je tremble qu'il ne m'ait aperçue hier soir, ou que quelqu'un n'ait prononcé mon nom devant lui. Le peu de mots que m'a dits monsieur Fréville, en me conduisant à la voiture, n'a fait que redoubler mes alarmes. (*Allant à la porte de l'appartement de M. d'Harcourt.*) Je n'entends rien; il m'a été impossible de fermer l'œil cette nuit; mille sentimens divers troublaient mon repos. Qu'allait donc faire mon mari chez cette madame Saint-Ange? Ce que je lui ai entendu dire ne me sort pas de la mémoire : « cette jolie brune est charmante. » Je ne regrette pas l'argent qu'elle m'a gagné. » Quelle horreur! Mais est-ce bien à moi à me plaindre de mon mari? Ah! mon cher Adolphe, après l'imprudence que j'ai faite, comment oserai-je soutenir tes regards? Tôt ou tard mon nom sortira de la bouche du colonel; tout se découvrira, et voilà ma réputation compromise. Ah! quelle journée se prépare pour moi!

SCÈNE II.

Mme. D'HARCOURT, D'HARCOURT sortant de son appartement.

D'HARCOURT.

Bon jour, mon Amélie. Je me lève un peu tard; mais la nuit était bien avancée, quand je suis rentré; (*à part*) elle va me questionner; prévenons-la.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Je tremble qu'il ne m'ait vue hier soir.

D'HARCOURT.

Tu ne sais pas, ma bonne amie, où j'ai passé la soirée hier?

Mme. D'HARCOURT, à part.

O ciel ! se douterait-il? (*Haut.*) Non, mon ami.

D'HARCOURT.

Dans une réunion d'hommes où m'a conduit Fréville. Je m'y suis bien ennuyé; et sans l'affaire importante qui m'y retenait, je n'aurais pas tardé à revenir auprès de toi.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Allons, je vois qu'il ne sait rien.

D'HARCOURT, à part.

Bon, elle me croit; au surplus, si je ments, c'est pour sa tranquillité.

Mme. D'HARCOURT.

Et quel motif, mon ami, vous conduisait dans cette réunion ?

D'HARCOURT.

J'y allais pour être présenté au beau-frère du ministre. Figure-toi que je me suis trouvé là avec tous militaires qui n'ont cessé de parler de leurs campagnes.

Mme. D'HARCOURT.

Tous militaires? (*A part.*) Oh! le menteur, le menteur! Je ne lui connaissais pas encore ce défaut-là. (*Haut.*) Mais est-ce qu'il ne se trouvait pas de dames dans cette société ?

D'HARCOURT, vivement.

Pas une, ma chère amie, pas une.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Voyons jusqu'où ira sa perfidie. (*Haut.*) Adolphe, jurez-moi qu'il n'y avait pas de dames.

D'HARCOURT, à part.

Quelle jalousie ! (*Haut.*) Ma chère amie, veux-tu que je te jure par l'amour que j'ai pour toi?

Mme. D'HARCOURT, à part.

Oh le montre! (*Haut, en lui mettant la main sur la bouche.*) Non, non, mon ami; je m'en rapporte à vous.

D'HARCOURT.

La soirée s'est terminée par un punch et quelques tours d'écarté. Je t'avoue même que j'ai perdu dix louis.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Oui, avec cette jolie brune. (*Haut.*) Et contre qui, mon ami?

D'HARCOURT.

Contre un gros major de cuirassiers.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Et moi qui ai cru jusqu'à présent tout ce qu'il me disait.

(*Haut.*) Mon ami, j'ai aussi mes petites préventions, et si vous voulez m'être agréable, vous romprez toutes relations avec votre gros major de cuirassiers.

D'HARCOURT.

Mais le plus intéressant dans tout cela c'est que le colonel Valsain, auquel Fréville m'a présenté, doit venir me prendre ce matin pour aller chez son excellence.

Mme. D'HARCOURT, vivement.

Le colonel Valsain !...

D'HARCOURT.

En aurais-tu entendu parler ? Ma chère amie, je compte sur toi pour le bien recevoir.

Mme. D'HARCOURT, à part.

O ciel ! me voilà compromise plus que jamais.

D'HARCOURT.

Cette visite ne paraît pas t'être agréable.

Mme. D'HARCOURT.

Mon ami... quand on ne connaît pas les personnes.

D'HARCOURT.

Oh ! c'est l'homme du monde le plus modeste, et je suis persuadé que ce matin tu seras avec lui comme si tu l'avais déjà vu.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRÉVILLE.

FRÉVILLE, à part.

Elle n'est pas seule !...

D'HARCOURT.

Bon jour, mon cher Fréville. Je causais avec madame d'Harcourt de notre soirée d'hier, et je lui faisais part de l'utile connaissance que tu m'as procurée.

Mme. D'HARCOURT, avec intention.

Je vous remercie, monsieur, des preuves d'intérêt que vous nous avez données, et je vous prie de croire que jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour nous.

FRÉVILLE.

Comment donc, madame, vous ne me devez aucun remercîment; et je n'ai fait qu'obéir à l'amitié qui me lie à vous deux pour la vie. (*Avec intention.*) Oui, mes amis, mes bons amis, votre bonheur me sera toujours cher ;.. mais

tout n'est pas fini, et peut-être serai-je assez heureux pour vous être plus utile encore.

D'HARCOURT.

Non, tout n'est pas encore fini; mais cela prend une tournure favorable,... surtout d'après ce que nous a dit le colonel.

FRÉVILLE, bas à Mme. d'Harcourt.

Voilà trois fois que je vais chez lui, sans pouvoir le rejoindre. (*Haut.*) Dis-moi, mon ami, que fais-tu ce matin? montes-tu à cheval?

D'HARCOURT.

Y penses-tu? et M. Valsain qui doit venir; serait-il convenable que je ne fusse pas chez toi lorsqu'il arrivera; lui qui vient tout exprès pour moi?

FRÉVILLE.

Ta réflexion est juste; cependant il ne doit venir qu'à dix heures.

D'HARCOURT.

Je n'ai nulle envie de sortir; j'allais descendre chez toi lorsque tu es monté.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Je suis au supplice.

D'HARCOURT.

Ce brave colonel! quand je pense à l'accueil gracieux qu'il nous a fait.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, à Fréville.

Monsieur, M. le colonel Valsain est chez vous; il demande à vous parler.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Je suis perdue!

D'HARCOURT, très-vivement.

Fais monter, mon ami... Fais monter; ...dis-lui que M. Fréville est ici. (*Le valet sort.*) Ah! ma chère amie, que ce colonel est aimable; il ne devait venir qu'à dix heures, et il vient à huit; on ne pousse pas plus loin le désir d'obliger.

FRÉVILLE, à part.

Grand dieu! comment sortir de cet embarras?

Mme. D'HARCOURT.

Je ne sais ; mais je ne me sens pas à mon aise ; je me suis levée avec une migraine... ; et, loin de se passer, elle augmente à un point...

FRÉVILLE.

Effectivement, vous paraissez souffrir ;... si vous passiez dans votre appartement ?

Mme. D'HARCOURT.

Oui, je sens qu'un moment de repos me fera grand bien.

D'HARCOURT.

Cela ne sera rien, ma bonne amie.

Mme. D'HARCOURT.

Je me retire ; car, en vérité, je souffre le martyre.

SCÈNE V.

D'HARCOURT, FRÉVILLE, LE COLONEL.

D'HARCOURT, allant au-devant de lui.

Ah ! monsieur, combien je me félicite de l'intérêt que vous voulez bien me porter ; je vous avoue que nous n'espérions pas avoir l'honneur de vous voir si matin.

FRÉVILLE.

Toutes mes idées me fuient ; par quel moyen ?.....

LE COLONEL, ironiquement.

Vous ne m'attendiez pas si matin ? je le crois ; je suis comme vous, messieurs, j'aime à surprendre mon monde ; dites-moi donc, vous vous êtes en allés bien promptement hier soir. Comment, à peine m'avez vous quitté que j'ai appris votre disparition.....

FRÉVILLE, vivement.

Oui, une affaire imprévue.....

LE COLONEL.

Ah ! permettez, imprévue ; je crois que vous vous trompez ; rien, au contraire, ne me paraît avoir été mieux médité.

FRÉVILLE.

Je vous jure.....

D'HARCOURT.

Monsieur, je vous en supplie, ne nous en veuillez pas. Tenez, à vous parler franchement (*montrant Fréville*), voilà le coupable.

LE COLONEL.

Oui, je sais bien que vous n'êtes que le complice.

D'HARCOURT.

Vous nous aurez sans doute trouvés un peu lestes, un peu impolis ?

LE COLONEL.

Impolis n'est point le mot, monsieur ; mais cependant je vous avoue que d'autres à ma place auraient pu prendre moins bien la chose.

D'HARCOURT, à part.

Comment diable ; il est donc bien susceptible ?

FRÉVILLE.

Ah çà, mon cher Valsain, nous sommes à vos ordres ; quand vous voudrez nous partirons.

D'HARCOURT.

Un moment, mon ami, donne donc le temps à monsieur....

LE COLONEL, toujours avec ironie.

Le détour est assez bien ; mais je devine votre projet, mon cher Fréville ; vous voulez rompre la conversation ; je reconnais là votre adresse, et vous n'ignorez pas que je sais que vous en avez beaucoup. Oui, mon ami, oui, nous irons chez le ministre ; c'est une affaire convenue ; mais souffrez auparavant que j'aie avec vous, messieurs, une petite explication ; et quoique mon amour propre soit un peu blessé, je vous promets de ne pas m'écarter du ton de la plaisanterie.

FRÉVILLE, faisant des signes à Valsain.

Allons, allons, colonel......

LE COLONEL.

Oui... oui... je vois bien les signes que vous me faites ; mais c'est inutile.

FRÉVILLE, à part.

Aucun moyen.

LE COLONEL, à d'Harcourt.

Il me paraît, monsieur, que vos vers ont une grande influence sur les dames.

D'HARCOURT.

Eh quoi, monsieur ? vous allez me parler du petit service que j'ai été assez heureux de vous rendre ?

LE COLONEL.

Du petit service. (*A part.*) Mais il se moque de moi.

D'HARCOURT, riant.

Est-ce que ces vers vous auraient valu un aveu ?.....

LE COLONEL.

Vous feignez de ne pas me comprendre, messieurs; mais vous savez aussi-bien que moi ce que je veux dire; le mystère est maintenant inutile; c'est hier soir que vous auriez dû en mettre davantage.

D'HARCOURT.

Hier soir? je veux mourir si j'entends un mot.

LE COLONEL.

Allons, allons, vous allez me faire accroire que vous ne vous êtes pas en allé avec cette jeune dame pour laquelle je vous avais prié de me faire des vers.

D'HARCOURT.

Ah! colonel, je vous proteste que nous sommes sortis nous deux Fréville.

FRÉVILLE.

Comment, tu ne t'aperçois pas que le colonel plaisante?

D'HARCOURT.

Nous n'avons pas vu cette dame; nous ne la connaissons pas, et nous ignorons même son nom.

LE COLONEL.

Comment elle ne vous l'a pas dit? Ma foi, je ne vois pas, d'après ce qui s'est passé, pourquoi je me piquerais d'une discrétion... elle s'appelle......

FRÉVILLE, *très-vivement.*

Colonel, arrêtez, je vous prie. Ce secret est le mien; je vais vous faire un aveu qui me coûte; mais il s'agit d'une dame respectable dont la réputation m'est chère, et je n'hésite plus à vous faire connaître la vérité.

D'HARCOURT.

Mets-nous donc promptement au fait.

FRÉVILLE.

Apprenez que cette dame est ma parente; qu'elle ne connaissait que très-imparfaitement madame Mondésir; que c'était la première fois qu'elle venait chez elle où, à peine arrivée, elle ne tarda pas à s'apercevoir et à rougir de sa méprise; sachez en outre, qu'elle se disposait à en sortir au moment où je l'ai rencontrée; d'après votre confidence même, je n'ignorais pas que cette dame était l'objet de vos vœux; et, quelque persuadé que je fusse de sa vertu, je ne devais pas lui refuser l'appui qu'elle réclamait de moi pour se dérober à vos hommages.

LE COLONEL.

Est-il possible ? quoi ! cette dame serait ?...

FRÉVILLE.

Ma parente, je vous le répète ; voilà l'explication que je voulais éviter.

LE COLONEL.

Ah ! mon cher Fréville, combien je suis désespéré.

D'HARCOURT, riant.

Quoi ! cette dame pour laquelle j'ai fait des vers, était.... Ah ! ah ! ah !.... Le tour est impayable ; dis-moi donc, Fréville, et à quel degré est-elle ta parente ?

FRÉVILLE.

Mon ami, cette plaisanterie.....

D'HARCOURT.

Ne doit pas te fâcher. Mais, j'oublie, colonel, que vos momens doivent être précieux ; je vais avoir l'honneur de vous présenter à madame d'Harcourt.

(Il entre dans l'appartement de sa femme.)

SCÈNE VI.

LE COLONEL, FRÉVILLE.

LE COLONEL, avec le plus grand étonnement.

Madame d'Harcourt ! !... Quoi !... ce serait ?...

FRÉVILLE.

Eh ! oui, colonel ; le mari lui-même ; vingt fois j'ai été sur le point de le nommer devant vous ; mais j'ai craint que la surprise que vous causerait ce nom, ne décelât....

LE COLONEL.

Eh ! c'était à lui que je m'adressais ? voici la première fois que je commets une semblable maladresse. Moi qui ai ordinairement un tact pour reconnaître un mari.... Voyez à quoi les malheureux jeunes gens sont exposés.

FRÉVILLE.

En allant chez madame Saint-Ange, que d'Harcourt ne sait pas être la même que madame Mondésir, madame d'Harcourt n'a été qu'abusée, son cœur est tout à son mari ; et votre présence, en ce moment, la met dans le plus grand embarras. Lorsque d'Harcourt a prononcé votre nom devant elle, elle a été sur le point de s'évanouir.

LE COLONEL.

Cependant, elle va venir.... Je ne puis m'offrir à sa vue; ce serait la compromettre.

FRÉVILLE.

Mais d'Harcourt est allé la chercher.

LE COLONEL.

N'importe... Je dois m'éloigner.

FRÉVILLE.

Si vous partez, que lui dirai-je?

LE COLONEL.

Je ne sais; l'essentiel est de gagner du temps. (*Il va pour sortir, et revient.*) Ah! dites-lui que je suis allé seul chez le ministre.... Je reviendrai... Tâchez de la tranquilliser.... On vient; comptez sur ma prudence.

SCÈNE VII.

FRÉVILLE, seul.

Colonel... colonel... Il est déjà bien loin. J'ignore, en vérité, ce que va penser d'Harcourt. Quelle raison lui donner? le voici.

SCÈNE VIII.

FRÉVILLE, D'HARCOURT, Mme. D'HARCOURT.

D'HARCOURT.

Cela ne sera rien, mon Amélie, cela ne sera rien..... Eh bien! où est donc le colonel?

FRÉVILLE.

Bah! ne m'en parle pas, c'est le plus grand étourdi; je ne sais ce qui lui a passé par la tête; il m'a quitté subitement sans me dire autre chose, sinon qu'il allait seul chez le ministre.

D'HARCOURT.

Comment?... Et il ne reviendra pas?

FRÉVILLE.

Si, mon ami, si; il m'a assuré qu'il serait bientôt de retour.

SCÈNE IX.

Les mêmes, un Valet.

LE VALET, *annonçant.*

Madame Mondésir demande à parler à M. Fréville.

TOUS LES TROIS, *avec stupéfaction.*

Madame Mondésir ! !

D'HARCOURT, *à part.*

Quel contre-temps ! Et le petit mensonge que j'ai fait à ma femme....

Mme. D'HARCOURT, *de même.*

O ciel ! Je suis perdue !

D'HARCOURT, *bas à Fréville.*

Mon ami, va la recevoir chez toi ; car, si elle entrait ici, tout serait découvert.

(*Le valet sort.*)

Mme. D'HARCOURT, *de même.*

M. Fréville, ne la laissez pas pénétrer jusqu'ici.

FRÉVILLE, *allant pour sortir.*

Je vais la recevoir.

SCÈNE X.

Les mêmes, Mme. SAINT-ANGE, *dans la coulisse.*

Mme. SAINT-ANGE.

Je n'ai que deux mots à lui dire. (*Elle entre.*) Ah !... Messieurs, je vous salue....

FRÉVILLE, *bas à Mme. Saint-Ange.*

N'ayez pas l'air de la connaître ; c'est son mari ; il ne vous connaît que sous le nom de Mondésir.

D'HARCOURT, *de même.*

De grâce, madame, ne dites pas que vous m'avez vu hier soir ; c'est ma femme ; elle ne sait rien.

Mme. SAINT-ANGE

Madame, je....

D'HARCOURT, *à Mme. d'Harcourt.*

Ma bonne amie, madame est madame Mondésir, que j'ai eu l'honneur de rencontrer quelquefois dans le monde. (*Bas à sa femme.*) C'est une femme très comme il faut.

Mme. SAINT-ANGE, à part.

Je devine tout à présent. Ah ! ah ! ah ! la rencontre est délicieuse.

D'HARCOURT.

C'est chez l'ambassadeur, au dernier cercle qu'il donna, que j'ai eu l'avantage de voir madame... Nous étions ensemble.... tu ne te rappelles pas ?

Mme. D'HARCOURT.

Effectivement, mon ami ; je crois reconnaître madame ; mais es-tu bien sûr que ce soit au cercle de l'ambassadeur ?...

D'HARCOURT.

Sans doute. (*Bas.*) C'est sa cousine.

FRÉVILLE, bas à Mme. Saint-Ange.

Ne le démentez pas.

Mme. SAINT-ANGE.

Pardon, messieurs, d'être venue vous déranger.

D'HARCOURT.

Comment donc, madame, ne croyez pas...

Mme. SAINT-ANGE.

Si, si, monsieur ; je sais que souvent une personne de plus gêne, embarrasse...

FRÉVILLE, lui offrant la main.

Madame, si vous vouliez permettre...

Mme. SAINT-ANGE.

Mais ne m'en veuillez pas ; c'était au colonel Valsain que je désirais parler. On m'avait dit qu'il était avec M. Fréville, et je venais lui annoncer un malheur affreux qui vient d'arriver.....

FRÉVILLE.

A vous, madame ?

Mme. SAINT-ANGE.

(*Bas.*) Silence devant M. d'Harcourt. (*Haut.*) A madame Saint-Ange.

D'HARCOURT, vivement.

Madame Saint-Ange ! vous la connaissez ? ma femme aussi. Franchement, de toutes ses liaisons, c'est celle qui me plaît le moins.

Mme. SAINT-ANGE.

Qui vous plaît le moins, monsieur ; et pourquoi ?

D'HARCOURT.

On dit que la société qu'elle reçoit chez elle n'est pas toujours bien choisie.

Mme. SAINT-ANGE, *avec ironie.*

Cependant elle a donné une soirée hier, et je puis vous assurer que, parmi les personnes qu'elle a reçues, il s'en est trouvé plusieurs de la connaissance desquelles vous n'eussiez pas eu à rougir.... En vérité, je ne conçois pas, monsieur, que vous, qui avez de l'esprit... qui même, d'après ce que l'on m'a dit, faites assez joliment les vers.......

D'HARCOURT, *voulant l'interrompre.*

Madame....

Mme. SAINT-ANGE.

Accueillez aussi légèrement les propos de la médisance; le commerce du monde n'est qu'un échange d'indulgence; vous-même, monsieur, n'en avez-vous jamais eu besoin? consultez-vous : vous êtes marié; que diriez-vous alors d'un mari qui s'amuserait à faire des vers pour une autre?..

D'HARCOURT, *très-vivement.*

Madame.... (*A part.*) Mais elle va me perdre; je ne la croyais pas liée à ce point avec madame Saint-Ange. (*Haut.*) Oh! madame, j'aime à croire que tout ce qu'on m'a dit sur elle est faux... Il suffit que vous la connaissiez pour que je sois entièrement désabusé; et, quand j'en parlais à ma femme, je ne lui reprochais que de l'étourderie, de la légèreté; ce qui n'est au reste qu'un charmant défaut chez les dames. Interrogez là-dessus madame d'Harcourt; elle sait que je ne mens jamais.

Mme. D'HARCOURT, *à part.*

Pourquoi faut-il que je sois forcée de me taire!

Mme. SAINT-ANGE.

Je ne la défendrai point du reproche de légèreté; mais il faut souvent se mettre en garde contre les apparences. Tenez, sans chercher bien loin; hier soir encore, chez elle, une jeune dame, respectable sans doute, a disparu subitement.

Mme. D'HARCOURT, *à part.*

Que dit-elle?

D'HARCOURT, *bas à Fréville.*

Elle va compromettre ta parente; emmène-la donc.....

Mme. SAINT-ANGE.

Eh bien! ne sachant pas ce qu'elle était devenue, toute la société, un instant, aurait pu la croire perdue.

Mme. D'HARCOURT, *piquée.*

(*A part.*) Perdue..... Quelle expression! (*Haut.*) Je

crois, madame, que le mot n'est pas juste; cette jeune dame, en allant chez madame Saint-Ange, n'était sans doute qu'égarée.

Mme. SAINT-ANGE, à part.

Égarée... chez moi... quelle impertinence! (*Haut.*) Alors, madame, permettez-moi de raconter l'affaire en détail. (*Montrant d'Harcourt.*) Je prends monsieur pour juge.

Mme. D'HARCOURT, vivement.

A quoi bon, madame, je suis de votre avis; cette jeune dame, en allant chez madame Saint-Ange, n'a fait aucun mal, comme vient de le dire mon mari; madame Saint-Ange est une femme charmante, qui gagne sans doute à être connue, et les apparences seules sont contre elle. (*A part.*) Ah! mon dieu, quelle position!

D'HARCOURT, vivement.

Eh! certainement, c'est ce que j'ai toujours dit. (*A sa femme.*) Je suis charmé, ma bonne amie, que tu te ranges enfin de mon sentiment.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE COLONEL

FRÉVILLE, à Mme. Saint-Ange.

Madame, voici le colonel Valsain.

Mme. D'HARCOURT.

Ciel! que devenir!

D'HARCOURT.

Encore un surcroît d'embarras.

LE COLONEL.

Madame Mondésir ici!...

FRÉVILLE.

(*Bas à Valsain.*) Tout s'est bien passé, d'Harcourt ne sait rien...

LE COLONEL.

J'ai des excuses à vous faire, monsieur, sur la précipitation avec laquelle je me suis éloigné; j'en dois surtout à madame, que j'ai l'honneur de voir pour la première fois.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Pour la première fois!

FRÉVILLE.

Colonel, madame Mondésir venait pour vous parler d'un malheur arrivé à madame Saint-Ange.

LE COLONEL.

A madame Saint-Ange?... Pourrais-je lui être de quelque utilité, madame?

Mme. SAINT-ANGE.

Elle l'espère, monsieur; mais le temps presse; sa position est bien pénible; enfin, elle est réduite à partir aujourd'hui même pour Londres.

Mme. D'HARCOURT, à part.

Elle quitte Paris! Quel bonheur!

LE COLONEL.

Le moment est peu favorable pour parler d'affaires. Je devine en quoi je puis lui être utile: je ferai ce qu'elle désire; mais j'y mets une condition, c'est qu'elle gardera le plus profond silence sur un secret qui m'appartient. Dites-lui que je vais avoir l'avantage de me présenter chez elle.

Mme. SAINT-ANGE.

Elle compte sur votre promesse... Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, excepté Mme. SAINT-ANGE.

LE COLONEL, remettant un papier à d'Harcourt.

Voici, monsieur, ce qui vous expliquera mon éloignement précipité.

D'HARCOURT, regardant le papier.

Ma nomination!

LE COLONEL.

Je me suis rappelé que le ministre devait partir ce matin pour la campagne; une minute de retard aurait pu vous être préjudiciable, et je n'ai pas cru devoir hésiter à me charger seul de la démarche.

D'HARCOURT.

Ah! monsieur, que de reconnaissance!

LE COLONEL.

Vous ne m'en devez aucune, monsieur. Je ne me serais point employé pour vous, que vous eussiez de même été nommé. Tous vos titres étaient depuis long-temps sous les yeux de son excellence, et je n'ai d'autre mérite que celui d'avoir avancé de quelques jours le succès de vos vœux. Quant à moi, le ministre m'a délivré, en même temps, mon brevet de chef d'état major d'une de nos divisions militaires, et je quitte Paris demain matin.